L'ABEILLE DE LA N.ORLEANS
Bureau 72 rue de Chartres
NOUVELLE-ORLEANS :
MARDI MATIN, 10 NOVEMBRE.

FEUILLETON.

LE

COUSIN DU DIABLE

Par GONTRAN BORYS.

TROISIÈME PARTIE.

LE LOYAL COMTE.

XVI.

CE QUI S'EST PASSÉ APRÈS.

Les derrières de l'hôtel du gouvernement paraissaient, à cette heure de nuit, aussi mornes et aussi déserts que les abords de sa façade étaient dénicelants et animés.

Aucune lumière n'éclairait les ténèbres. Quand le page et son maître eurent franchi la porte du jardin, à peine distinguèrent-ils, en face d'eux, une forme noire immobile comme une statue de bronze.

—Voilà l'homme, dit Arthur.

Godefroy s'avança aussitôt vers l'individu de signal.

—Je crois le comte de Thun, prononça-t-il à demi-voix. Qu'avez-vous à me dire, monsieur ?

L'étranger se découvrit et salua profondément. C'était autant du moins que le comte en put juger dans l'ombre, un vieux gentilhomme d'une extrêmement distinguée, à cheveux blancs, à la barbe épaisse et grisonnante.

—Monsieur le comte, répondit-il, j'arrive à l'instant d'Allemagne et suis chargé, pour vous, d'un message.

—Verbal ?

—Non, monseigneur, écrit. J'ajouterai qu'il faut que je reparte dans une heure, muni de votre réponse.

—En ce cas, dit Godefroy, nous n'avons pas de temps à perdre. Veuillez me confier cette lettre.

La Voire seigneurie m'excusera, reprit l'inconnu ; mais j'aurais cru devoir remettre une haute importance en m'aventurant par les rues, à l'heure qu'il est, avec un papier qui, s'il m'était dérobé, compromettrait l'existence de plusieurs personnes.....

—En sorte que vous ne l'avez point là, sur vous ?

—Non, dit-il étranger. Je l'ai laissé ici près, dans une maison sûre,—chez un ami qui m'a donné l'hospitalité.

Le comte eut un geste d'impatience ner veuse. Le narcotique opérait en lui, à son insu. Il dormait, pour ainsi dire, tout debout, et ce n'était qu'à force d'énergie qu'il maintenait ses yeux ouverts.

—Eh bien, demanda-t-il, que désirez-vous que je fasse ?

—Si Votre Excellence daignait m'accompagner chez cet ami, elle y serait à merveille pour lire la lettre et pour me communiquer ses intentions. Ce serait l'affaire d'une demi-heure à peine.

Godefroy regarda son interlocuteur.

Il idée vague d'un guet-apens lui traversa l'esprit. Mais il n'était pas homme à reculer sur un simple soupçon ni à outrager celui qui lui parlait, en lui manifestant des doutes peut-être mal fondés.

—Soit, dit-il. Permettez-moi seulement de donner quelques ordres à mes gens avant de partir.

Le vieillard s'inclina et se retira discrètement à l'écart. Arthur se rapprocha de son maître.

—Ecoute, lui dit tout bas Godefroy. Tu vas nous suivre de loin et tu remarqueras bien exactement la maison dans laquelle nous allons entrer, ce gentilhomme et moi.

—Oui, monseigneur.

—Quand tu auras vu la porte se refermer sur nous, tu retourneras à l'hôtel du gouverneur et tu choisiras parmi mes hommes deux gaillards déterminés.

—Frits-et-George ! demanda le page.

—Ceux-là ou d'autres, peu importe. Tu les amèneras devant le logis en question. A mon premier cri, à mon premier appel, ils enfonceront la baraque.....

—Et s'ils n'entendent rien ?

—Alors, ils attendront une demi-heure. Cette demi-heure écoulée, ils frapperont et entreront de gré ou de force. Tu m'as compris ?

—Parfaitement, monseigneur.

Le comte se retourna vers l'inconnu.

—Quand vous voudrez, lui dit-il.

L'étranger se mit en marche et M. de Thun s'achemina derrière lui.

Le trajet fut court. Au bout de deux cents pas, l'inconnu s'arrêta devant un édifice d'apparence misérable, tira une clef de sa poche, ouvrit la porte et s'effaça pour laisser passer Godefroy.

Ce dernier longea d'abord, à tâtons, un couloir obscur, puis son guide l'introduisit dans une salle qu'éclairait faiblement une lampe fumeuse.

L'étranger avança un siége à Godefroy, et le pria de patienter quelques minutes, pendant qu'il irait lui chercher la lettre du prince d'Orange.

—Ainsi, cette lettre est bien du prince, dit le comte avec un tressaillement de joie. Je ne m'étais pas trompé !

Le vieillard fit un salut affirmatif, et sortit.

Demeuré seul, Godefroy, tout entier à ses préoccupations politiques, ne prit à parcourir la chambre à grands pas, tant pour chasser l'engourdissement qui s'emparait de lui que pour aider au travail de la digestion.

Mais déjà cette pensée devenait moins lucide. Un brouillard montait devant sa vue ; une inexprimable lassitude distendait ses muscles fléchir.

Il s'assit.

L'atmosphère fade et tiède de cette salle, le silence profond des alentours, le jeu de lueur que projetait la lampe, tout concourait à rendre plus impérieux son besoin de sommeil. Un moment vint où sa tête roula sur son épaule comme celle d'un homme qui s'endort.

Vaillement il voulut secouer sa torpeur : vainement il s'efforça de relever ses paupières closes, elles retombèrent de lui obéir.

Cependant son intelligence veillait encore. Il se disait d'une frappé de paralysie ! Il était évident qu'on faisait boire quelque mystérieux poison.

Cette dernière conjecture le galvanisa pour un instant. Assez bien qu'il n'eût consommé, tardait singulièrement à l'opérer. Depuis combien de temps son absence durait-elle ! Depuis une heure ou depuis cinq minutes ? C'est ce que l'état de demi-inconscience où il était plongé le comte, ne lui permettait pas d'apprécier.....

Quoiqu'il en fut, il lui fallait de l'air, car il se sentait étouffer. Il fit un suprême effort pour rompre le charme effrayant qui enchaînait ses membres. Il parvint à se redresser, à se tenir debout.

Puis, d'un pas lent et raide comme celui d'un spectre, il marcha vers la porte.

La porte lui résista. Elle était fermée à double tour.

Godefroy comprit tout. On l'avait attiré dans un piége. Sans doute, des assassins étaient là, quelque part, derrière cette cloison, guettant la minute où il perdrait connaissance.....

Et, pour se défendre, il n'avait rien,—rien qu'une misérable épée de salon, un jouet d'enfant qui se briserait au moindre choc.....

N'importe ! Cette épée, il tenta de l'arracher du fourreau. En vain, son bras resta inerte et immobile.

Alors, se rappelant que, par son ordre, des gens à lui devaient être apostés au dehors, dans la rue, il rassembla son souffle et essaya de crier.

Mais de sa gorge serrée il ne s'échala qu'un gémissement sourd.

Le comte devint d'une pâleur mortelle. Appuyant ses deux mains sur sa poitrine comme pour protéger quelque objet précieux qu'il y avait caché, il jeta autour de lui un coup d'œil hagard, éperdu.

Il lui semblait que l'air se teignait de rouge, que le sol se soulevait, que les murs flottaient dans une ronde vertigineuse.

Il fit un pas pour regagner son fauteuil, tourna sur lui-même et, foudroyé tout à coup par le sommeil, il s'abattit sur le plancher.

En quittant M. de Thun, le respectable vieillard qui l'avait enfermé, et dans lequel le lecteur a déjà reconnu Don Rodrigue, le père de Diégo Diaz,—gravit à la hâte un escalier tournant qui le conduisit à l'étage supérieur.

La, dans une vaste pièce éclairée par un grand feu et par de nombreuses lumières, devant une table couverte de mets et de flacons dans une salle qu'éclairait faiblement une lampe fumeuse.

Le ressemblance était même si complète que Don Bourdon, bien qu'il eût de ses propres mains procédé à la toilette de son protégé, ne put retenir un cri d'admiration.

Le vicomte de Morlac était méconnaissable, en effet. Sans lui, blondes avait disparu sous le rasoir ; il n'avait conservé que la moustache et la mouche, telles que les portait le mari de Dolorès. Ses habits de satin blanc reproduisaient, avec une exactitude merveilleuse, le costume de Godefroy ; enfin, la Toison d'Or se balançait sur sa poitrine, et des diamants, calqués sur ceux du comte, le constellaient de la tête aux pieds.

Seulement, comme les diamants de M. de Thun étaient assez riches pour payer la rançon d'un empereur, Don Bourdon avait dû renoncer, en le copiant, à s'en procurer d'une valeur égale à celle contenue de diamants faux et parfaitement imités.

Ainsi vêtu, M. de Morlac offrait le vivant portrait du loyal comte. En l'examinant de tout point, pour être mis en découvert sur sa joue on imperceptible selon blessière. Ce sillon, creusé la veille sous la cravache de Dolorea, allait bientôt cher aux doyez époux.

Lorsque le marquis, Florestan apprécia chair de ses lèvres une coupe remplie jusqu'aux bords d'un Xeres capiteux. Don Bourdon lui imita le bras.

—Assez !..... fit-il à voix basse. N'abusons pas.

Le jeune homme reposa son verre plein sur la table.

Est-ce l'heure ? demanda-t-il d'un ton rauque.

Oui,

Il est le comte !

Il, dans la salle basse.

Patientier, garrotté.

Non, endormi.

Vous m'avez affirmé qu'il ne lui serait fait aucun mal.

Je vous le répète. Le comte ne se réveillera pas dans sept ou huit heures. Il se réveillera sain et sauf, sans lui, dans son lit.

C'est impossible ! Comment l'y transporterez-vous ? Par quel moyen ? Par quels sortilèges ?

Il me regarde. Ne vous inquiétez de rien. Vous avez devant vous toute une nuit à disposer. Profitez-en, vicomte.

Vous êtes donc Satan en personne ?

Pas tout à fait, répliqua froidement Bourdon. Mais nous y serons un jour.

Il prononça ces mots en riant.

Le vicomte étendit la main vers la coupe qu'on lui avait empêché de vider, et il l'épuisa d'un trait. Puis il se leva. Son visage était pâle, son masque d'albâtre ; sa bouche se crispait en un amer sourire et de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front.

Don Bourdon, qui le regardait en face, frissonna tout à coup le sourcil.

Qu'y a-t-il donc, s'écria-t-il, vous êtes ivre, ou bien me trompé-je ?

Florestan l'avait entendu avec un rire gutural. Avez-vous cru, par hasard, que je pourrais me déshonorer de sang-froid ?

Le marquis haussa les épaules.

Vous déshonorer ! murmura-t-il.

Ne discutons pas sur les mots, riposta M. de Morlac, — Allons, bien, soyez tranquille, je vous savis de rassurer. Mais vous avez commencé, c'est-ce pas, qu'en franchissant le seuil de cette maison, j'ai cessé d'être votre dupe..... et vous êtes à votre tour la mienne.

Florestan ! dit Florestan avec un rire guttural, avez-vous cru, par hasard, que je pourrais me déshonorer de sang-froid ?

Le marquis haussa les épaules.

Vous déshonorer ! murmura-t-il.

Ne discutons pas sur les mots, riposta M. de Morlac, — Allons